

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1853 \(4 mars - 31 décembre\) : La Russie face à l'Europe](#)[Item](#)**42. Val Richer, Jeudi 4 août 1853, François Guizot à Dorothee de Lieven**

42. Val Richer, Jeudi 4 août 1853, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Description](#), [Diplomatie \(Russie\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Europe](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Inquiétude](#), [Nature](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Presse](#), [Santé \(enfants Guizot\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1853-08-04

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote3554, AN63 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 16

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

42 Val Richer, Jeudi 4 Août 1853

J'ai devant moi le plus épais brouillard que j'ai vu depuis longtemps dans un pays où j'en vois beaucoup ; mais c'est un brouillard blanc du matin que le soleil élève et

dissipe en une heure, et qui présage une belle journée. Nous en retrouvons quelques unes, mais sans suite et sans sécurité mêlées de mal et précaires, comme tous les biens de la vie.

Je ne suis pas inquiet comme vous ; je suis pourtant moins tranquille que je ne l'ai été jusqu'ici. La question primitive et turque me paraît arrangée ; vous demandez moins que vous ne vouliez d'abord ; la Porte dira ce que vous voulez ; vous lui répondrez comme elle vous le demande ; il n'y a là plus d'embarras. Mais il y en a maintenant entre l'Europe et vous ; un gros et un petit. Le gros tient à la position isolée que vous travaillez à reprendre envers la Porte ; le petit a été créé par les circulaires de M. de Nesselrode. Une question de vieille politique et une question d'amour propre récent. J'espère bien, ou plutôt je compte que ni l'une, ni l'autre n'amènera la guerre ; mais je ne vois pas encore comment on les arrangera l'une et l'autre, à la quasi satisfaction des partis intéressés, condition nécessaire de tout arrangement. Il faudra bien qu'on en vienne à bout. Quand ce sera fait, je me donnerai le plaisir de vous dire ce que, depuis longtemps, j'ai à vous dire, et je ne vous dis pas.

Je vois que vous aussi vous faites parader vos flottes dans la Baltique comme dans la mer noire. Est-ce bien utile et de bien bon goût ? Cela me fait un peu le même effet que le camp de Chobham en Angleterre, un joujou rare et fragile dont on s'amuse. En général, il ne faut pas se mettre beaucoup en avant par le côté où l'on n'est pas le premier. Il paraît que notre ami Aberdeen a couru un véritable danger. Les cabs font bien du bruit à Londres. Je ne leur aurais jamais pardonné s'ils lui avaient fait vraiment mal, car je l'aime toujours beaucoup malgré son silence que je comprends. Plus on aurait envie de causer à cœur ouvert, moins on parle quand on ne le peut pas.

Avez-vous fait quelque attention, dans le Galignani, aux articles tirés d'un nouveau journal Anglais, the Press, qui me paraît se consacrer à la cause de l'Aristocratie territoriale, intelligente et libérale, de l'Angleterre ? Je viens d'en lire un, sur l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis, qui est très spirituel et très politique. Je voudrais bien que cette cause-là, qui est la bonne, fût bien défendue ; elle l'est bien faiblement depuis longtemps.

Je vous quitte pour faire ma toilette. Je pars ce matin à 10 heures, pour une course de campagne qui me prendra la journée. Je fais plus de ces courses-là que je ne voudrais. Mon gendre Conrad cherche à acheter une petite terre dans ce pays-ci, et il me demande d'aller voir tout ce qu'on lui propose. J'espère que ce sera bientôt fini. Pauline est encore un peu souffrante, plus de fièvre, mais une névralgie douloureuse, et qui l'abat.

10 heures

Adieu, adieu. Je pars sans que mon facteur soit arrivé, ce qui est toujours un grand ennui. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 42. Val Richer, Jeudi 4 août 1853, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1853-08-04

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 4 août 1853

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Schlangenbad (Allemagne)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 03/10/2022 Dernière modification le 18/01/2024

J'ai devant moi le plus épais brouillard que j'aie vu depuis longtemps dans un pays où j'en vois beaucoup; mais c'est un brouillard blanc du matin que le soleil élève et dissipe, en une heure et qui présage une belle journée. Nous en retrouvons quelques uns, mais sans suite et sans sécurité, mêlés de mal et précaires, comme tous les biens de la vie.

Je ne suis pas inquiet comme vous je suis pourtant moins tranquille que je ne l'ai été jusqu'ici. La question primitive et Turque me parait arrangée; vous demandez mais que vous ne vouliez d'abord; la Porte dira ce que vous voulez; vous lui répondrez comme elle vous le demande; il n'y a là plus d'embarras. Mais il y en a maintenant entre l'Europe et vous; un gros et un petit. Le gros tient à la position isolée que vous travaillez à reprendre envers la Porte; le petit a été créé par le cabinet de M. de Messembrode. Une question de vieille politique et une question d'amour propre récent. J'espère bien, ou plutôt je compte que ni l'une, ni l'autre n'amènera

la guerre; mais je ne sais pas encore comment
on les arrangera l'une et l'autre, à la quasi-
satisfaction des parties intéressées, condition
nécessaire de tout arrangement. Il faudra bien
qu'on en vienne à bout. Quand ce sera fait, je
me donnerai le plaisir de vous dire ce que,
depuis longtemps, j'ai à vous dire et je ne vous
dirai pas.

Je vois que vous, aussi, vous faites parade
des flottes dans la Baltique comme dans la
Mer Noire. Est-ce bien utile et de bien bon
goût? Cela me fait un peu le même effet que
le camp de Chobham en Angleterre, un joujou
rare et fragile dont on s'amuse. En général,
il ne faut pas se mettre beaucoup en avant
par le côté où l'on n'est pas le premier.

Il paraît que notre ami Abercrombie a
couru un véritable danger. Les cabes font bien
du bruit à Londres. Je ne leur aurais jamais
parlé, mais s'ils lui avaient fait vraiment mal,
car je l'aime toujours beaucoup, malgré son
silence, que je comprends. Plus on aurait envie
de causer à cœur ouvert, moins on parle
quand on ne le peut pas.

Avez-vous fait quelque attention, dans le
Saligndani, aux articles liés d'un nouveau journal

Anglais, the Press, qui me parait se consacrer à la
cause de l'aristocratie conservatrice, intelligente et
libérale, de l'Angleterre? Je salue d'un bon cœur
sur l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis, qui
en ont l'esprit et le cœur politique. Je voudrais bien
que cette cause là, qui est la bonne, fût bien répandue;
elle l'est bien faiblement depuis longtemps.

Je vous quitte pour faire ma toilette. Je pars
ce matin, à 10 heures, pour une course de campagne
qui me prendra la journée. Je fais plus de ces
courses là que je le voudrais. Mon grand oncle
cherche à acheter une petite terre dans ce pays-ci,
et il me demande d'aller voir tout ce qu'on lui
propose. J'espère que ce sera bientôt fini. Pauline
est encore un peu souffrante; plus de fièvre, mais
une révolte douloureuse et qui l'abat.

10 heures.

Adieu, adieu. Je pars sans que mon facteur soit arrivé
ce qui est toujours un grand ennui.